



Réception de Jacques Crickillon

DISCOURS DE JACQUES-GERARD LINZE
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 FÉVRIER 1994

Monsieur,

Vous n'y échapperez pas, non plus que vos amis venus assister à votre réception en laquelle je me réjouis de jouer en quelque sorte le rôle de parrain. Vous n'échapperez pas à mon goût des évocations du passé.

C'était il y a un quart de siècle. À l'occasion d'une vague « journée du livre », je participais à une séance de signature dans l'immense salle des pas perdus de la maison communale d'un faubourg bruxellois. Je trouvais le temps long, je l'avoue, derrière trois ou quatre piles de volumes. Nos confrères alentour, visiblement, s'ennuyaient aussi, sauf Maurice Carême dont l'éventaire avait attiré quelques garçonnets, seuls visiteurs de cette foire. Tout à coup j'ai vu venir à moi deux hommes et une femme. Ils allaient d'un pas résolu, un peu comme ces héros d'une série télévisée anglaise bien connue, John Steed, Miss Purdey et Gambit, quand ils se dirigent vers la caméra au début de chaque épisode. C'étaient, avec vous que je ne connaissais pas encore, votre toujours souriante épouse et l'un de vos amis, qui allait devenir l'un des miens et surtout l'un des critiques importants de notre pays, romancier, auteur dramatique, collaborateur des pages culturelles du *Soir*. Il s'agit bien entendu de Jacques De Decker que je remercie d'avoir provoqué notre première rencontre.

Quelques jours plus tard, vous m'avez envoyé l'un de vos recueils, *L'ombre du Prince*. Je l'ai dévoré. J'avais cru, jusqu'alors, bien connaître la jeune poésie belge. En fait, j'en avais une idée qui, pour n'être pas fausse, allait bientôt m'apparaître

imprécise. En effet, en ce temps où déjà la plupart de nos poètes visaient à condenser au maximum l'expression de leurs idées et de leurs émotions, préférant à la somptuosité ou à l'épaisseur bien charnue du discours la pureté de cristal d'un filet d'eau, d'une cascatelle, vous, vous creusiez profondément le large lit d'un fleuve chargé de limon, d'herbes et de branches, voire d'arbres arrachés à ses berges. Je me laissais tour à tour bercer puis secouer par ce courant tantôt majestueux, tantôt véhément, toujours impérial. Les sensations que j'éprouvais étaient toutes neuves et, par exemple, j'étais subjugué quand je lisais :

Le grand le merveilleux amour déplie ses paupières de savon
O le silence des yeux
La vague marine là-bas dresse des reins de marbre bleu...

Avec une belle fidélité vous m'avez ensuite fait l'hommage de vos autres recueils et celui, tout aussi précieux, de votre amitié. Vous savez combien j'y suis sensible.

*
* *

Vous avez vu le jour le 13 septembre 1940 à Bruxelles, où vous avez vécu votre enfance. Vos plus anciens souvenirs sont des images de guerre : un aviateur canadien descend criblé de balles sous son parachute, à quelques mètres de votre balcon ; une bombe volante s'arrête au-dessus de chez vous avant de tomber et détruire des immeubles proches ; des vagues de bombardiers vont vers la Rhénanie. Est-ce à ces dramatiques épisodes que vous devez votre intérêt pour l'histoire militaire, intérêt si puissant que vous êtes devenu incollable en la matière ? Cette inclination n'exclut pas que vous ayez horreur de la violence, en dépit de votre caractère pugnace et obstiné, dans le plus pur style Fort-Chabrol.

Enfant, adolescent, prisonnier d'un monde pourtant ouvert à votre exploration, comme la suite de votre vie l'a prouvé, vous vous abandonniez volontiers à la rêverie. De plus vous aviez découvert la musique et vous vous essayiez à la peinture. Mais, surtout, vous commenciez de vous adonner à la lecture avec un bel appétit : Fenimore Cooper et Malraux vous marquaient déjà.

L'aventure, toujours l'aventure : de là sans doute, plus tard, votre goût pour le roman policier, le roman noir, le roman d'anticipation.

Un jour, vous vous êtes imposé, encore très jeune, d'escalader la rocaille d'une grotte dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Vous étiez sujet au vertige et vouliez triompher de celui-ci, c'est-à-dire de vous-même. Aujourd'hui, passionné d'alpinisme, vous vous êtes fait un beau palmarès avec les ascensions du Grand Paradis, de la Dent Blanche, du Mont Rose, et j'en passe.

Déjà en possession d'un diplôme d'instituteur vous vous êtes inscrit à l'Université de Bruxelles où vous avez conquis la licence en philologie romane. Mais vous étiez attiré par bien d'autres connaissances encore : outre l'histoire militaire, que j'ai citée, la sociologie des peuples primitifs, l'histoire de l'art et celle des religions ont été les objets de votre attention.

Dans les mêmes années soixante, vous parcourez le monde. On vous voit en Égypte, au Zaïre et en Ouganda, au Rwanda, au Burundi puis à Hong-Kong, au Laos, au Cambodge et au Népal. Ces régions ont peuplé votre mémoire d'images hautes en couleur et de parfums exotiques dont vous mêlerez bientôt les charmes à la pâte de votre œuvre puisque vos premiers ouvrages, jusqu'à *Retour à Tawani* qui a paru en 1983, sont habités des souvenirs de vos périples. Comme l'a écrit Robert Frickx : « Tout un merveilleux païen surgit avec une efflorescence pareille à celle des forêts tropicales. »

Celle qui est devenue votre femme en 1964, votre inspiratrice et la mère de vos deux fils, Ferry, a été elle aussi une grande voyageuse. Née en Afrique centrale, revenue en Belgique, elle est partie ensuite enseigner le français en Australie. Elle est collagiste et a illustré nombre de vos livres. On retiendra surtout que sans elle, à vous entendre, vous n'auriez pas entrepris d'écrire. C'est elle, déclarez-vous encore, qui vous a donné votre langage poétique.

Comme vous, Ferry pratique l'escalade, et vous lui devez de ce fait la terrible émotion que vous avez éprouvée en 1990 lorsqu'elle a fait une chute qui aurait pu être mortelle. Soit dit en passant, vos deux fils ont suivi votre exemple et comptent aujourd'hui parmi les meilleurs grimpeurs de notre pays.

Mais je dois revenir sur mes pas. Vous projetiez de vous consacrer à la philologie. Par ses détours, votre itinéraire vous a conduit à l'enseignement. Pendant vingt-sept ans, vous avez exercé votre profession à l'Athénée Fernand

Blum de Schaerbeek où vos élèves vous ont décerné quelques surnoms tels que « John Wayne », « l'Ascenseur des débats » ou « Notre philosophe ». Et, durant ces dernières années, vous avez donné le cours d'histoire des littératures au Conservatoire royal de Bruxelles. Vous avez si bien joué votre rôle de « maître », comme on disait autrefois, que plusieurs vocations d'écrivains se sont éveillées parmi vos élèves. Vous en êtes fier à juste titre, et vous songez souvent à l'un d'eux qui, forte tête à l'école, vend aujourd'hui des légumes après avoir été paracommando : s'il écrit des poèmes c'est, selon vos propres termes, uniquement « pour la joie », vu qu'il n'ambitionne nullement de les publier quelque jour.

*

* *

Puisque c'est en poésie que vous avez fait vos débuts littéraires, c'est du poète que vous êtes que je parlerai d'abord.

Vos premières pages ont été publiées au début des années soixante par *Marginales*, excellente revue que dirigeait notre grand aîné et ami Albert Ayguesparse. Vous vous étiez adressé à lui sur le conseil de Jacques De Decker et il vous avait encouragé. Trois personnes, dont votre femme, ont donc infléchi le cours de votre destin, à vous qui n'aviez pas imaginé d'abord que votre vie pût être bientôt gouvernée par une féconde fièvre créatrice.

Comme Albert Ayguesparse, qui vous connaît bien, j'ai souvent souligné que si toute poésie est chant, elle est chez vous un long chant d'amour sans cesse repris, toujours différent mais lancé d'une même voix vibrante, la vôtre. Vous adressez vos recueils à Ferry, et vos dédicaces sont éloquentes. Je n'en cite que deux, et d'abord celle de *L'ombre du Prince* :

à Ferry pour qu'elle me pardonne de passer à ses côtés avec cette plaie de vivre et d'être né et mourir pour elle serait seul hommage à sa merveille.

Et voici celle de *La guerre sainte* :

à Ferry
qui m'a pris la vie me l'a donnée
folle et sage comme un diamant qui
me préserve seule de sa resplendissante
force du jour de sang.

De telles inscriptions sont en soi d'émouvants fragments poétiques. Du reste, comme toute votre œuvre, loin de tenter la gageure de dire beaucoup avec aussi peu de syllabes que possible, elles sont exaltation de la langue, des mots qui vivent en elle et tour à tour nous tourmentent et nous ravissent.

Votre œuvre compte aujourd'hui plus de trente ouvrages. Avec les premiers d'entre eux, en sept années, vous avez donné le ton, un ton très personnel, marqué par vos expériences et découvertes de grand voyageur. *La guerre sainte* allait vous valoir en 1977 le grand Prix triennal de poésie du gouvernement, et vous n'aviez que trente-sept ans ! Mais vous n'êtes pas homme à vous figer dans une certaine pratique de l'écriture : tout en restant fidèle à votre élan initial, vous n'avez pas résisté aux forces qui régissent votre devenir d'écrivain. Vous ne changez de timbre, pourtant, dans aucun des nouveaux recueils que vous publiez. Mais votre commerce amoureux avec les mots vous donne de l'audace. Désormais ces mots ne sont plus seulement vôtres parce que vous les partagez avec des millions d'autres personnes, mais aussi parce que vous possédez la langue comme une maîtresse et la dominez comme une servante. Vous osez, avec une belle autorité, la violer pour lui faire des enfants, non comme le premier venu qui, ignorant et désinvolte, la malmènerait, mais comme un homme qui, en seigneur, la plie aux exigences de son discours. Ne dites-vous pas, dans *L'ombre du Prince* : « ... ta vie adoureuse ta vie hébétéuse ta vie lamenteuse ta vie agoneuse ta vie trépaneuse... » ? Voilà quelle sorte de valeur ajoutée vous offrez à ce français que, nous le savons de reste, vous respectez, hors les licences dites poétiques, en l'enrichissant de vocables que nous ne verrons sans doute jamais en quelque dictionnaire, mais qui prennent sens et saveur juste le temps d'un vers !

Certains poètes combinent joliment les mots. Ce qu'ils nous disent ressemble à du vent. Une brise peut être agréable mais elle ne laisse rien derrière elle, qu'un souvenir, ce qui n'est déjà pas mal. Vous, nous venons de le saisir, vous pressez le

langage, le torturez un peu, en agencez et réagencez les éléments pour en extraire la quintessence, pour lui faire tout dire, au-delà même des consécration lexicales. Beaucoup de vos pages m'ont touché d'inoubliable façon, comme telle évocation d'un drame familial. Je vous cite, je cite *L'ombre du Prince* :

Le retour l'autre hiver de notre enfant malade par
l'immensité d'une plaine grise et froide et couturée les
pas n'y pesaient mais l'ombre d'un seul corbeau clopinant
dans la lumière avec le regard jaune des fiévreux qui
s'en vont passer la rampe et parleront pour l'éternité
derrière nos portes la geste lente à la douleur descellée.

Vous ajoutez un peu plus loin :

Et maintenant sur le chemin du retour
Les tigres les serpents les hommes jungle ou désert que sais je
Vers ces terres inconnues mon retour
Une brassée de feuilles mortes griffonnées à la hâte.

Que peuvent valoir les lignes qu'on écrit quand on a un enfant malade ? Griffonnages hâtifs, dites-vous. Belle humilité pour qui sait créer, à partir de feuilles mortes, des poèmes aussi justes et aussi émouvants que les vôtres !

On a pu croire qu'avec *La barrière blanche*, en 1974, vous optiez pour un phrasé moins complexe, scandé par la brièveté de ses éléments. Cependant votre éloquence ne s'accommode que par moments d'une telle économie. Voilà prononcé le mot éloquence. Éloquent vous êtes, on dirait de naissance. Il ne vous suffit pas de parler, il vous faut parler bien, et dense, et beau. Si les mots valent avant tout, chez vous, pour leur signification, vous en faites vos complices quand ils s'imposent à vous pour leurs connotations, leur sonorité. Vous êtes chez vous au pays du verbe et du poème. Même si vous écrivez librement, la rime et l'assonance peuvent être vos alliées, soutenant l'esprit de votre texte, jalonnant celui-ci, et l'on penserait qu'elles sont, rime et assonance, de ces bornes que posent des États ou des propriétaires terriens pour délimiter leurs territoires. Vos territoires à vous, ce

sont les pages blanches sur lesquelles vous ajoutez votre littérature personnelle à toute celle que vous connaissez bien puisque vous l'enseignez avec le succès que l'on sait.

En 1975, vous publiez donc *La guerre sainte*, recueil à première vue proche des précédents, mais dont une lecture attentive vous révèle peut-être plus extraverti. Vos poèmes, ici, m'ont tellement impressionné que, souffrez que je parle à nouveau de moi, je n'ai pu résister à l'envie d'en écrire un pastiche, par jeu mais non sans crainte de vous blesser. Vous avez le sens de l'humour et vous en m'en avez pas tenu rigueur.

Au vrai, ces poèmes-là, les vôtres, plus que des ruminations, même splendidement inspirées, ressemblent à des séquences de film cinématographique. Jacques De Decker, encore lui, n'a-t-il pas écrit : « La poésie de Crickillon est roman. Un long roman inachevable, qui ne ponctue pas plus ses phrases que ses phases, qui se déploie à l'infini de la mémoire et de la langue, s'achemine à dos de mots et de remords (...) vers un silence qui lui échappe comme l'horizon à la caravane » ? André Doms, pour sa part, allait préciser que ce décor ne doit pas nous faire entendre « une théâtralité artificielle dont vous êtes bien éloigné... » Et je cite à nouveau De Decker pour ajouter que cette poésie « véhicule un récit, une légende engloutie qui est avant toute chose la chronique d'une passion ».

Puis-je vous redire, non pas mon trop facile pastiche, mais quelques-uns des vers, les vôtres, qui me l'ont inspiré ?

Elle marche dans les rues lumineuses de Surfers Paradise
Elle déguste des ice creams multicolores perchée sur le
haut tabouret nickelé d'un comptoir de Surfers Paradise
Elle offre au soleil son corps nu sur la plage de rires
et de vagues et d'hommes nus dans l'écume de Surfers
Paradise...

Une telle musique, Monsieur, n'appartient qu'à vous. Il arrive toutefois, à coup sûr sans que vous l'ayez cherché, que quelques lignes nous rappellent de grands aînés. Je vous cite encore :

Je t'aime pour la prison pour la garde pour la peur
Je t'aime pour la solitude
Pour les places désertes les rues vides les portes noires
Pour les lumières inutiles
Pour chaque disparu...

Ce fragment nous fait penser à Robert Desnos ou Paul Éluard, non que vous répétiez ce qu'ils ont écrit avant vous, mais parce que vous êtes ici, à leurs côtés, au sommet de l'expression poétique. Du reste, quand on vous interroge sur vos inclinations littéraires, vous citez le Nouveau Roman et Robbe-Grillet, Butor, Sarraute, Simon, Duras, des Forêts et Cayrol ; vous nommez aussi Sartre, Gracq, Durrell, Kafka, Faulkner, Dostoïevski, Balzac, Hugo, Rilke, Trakl, Desnos, Omar Khayam, Saadi, ainsi que d'autres grands poètes, qu'ils soient persans du XIII^e siècle ou chinois. Et aujourd'hui on sait votre vénération pour Djâlal al-Din Rûmi, Claudel, Goethe, la Bible et le *Mahabharata*. Vous aimez aussi les paralittératures : romans policiers ou de science-fiction entre autres.

Vos admirations se sont révélées dans vos études critiques et recensions... Il fut un temps où vous lisiez en boulimique : plus de deux cents livres par an. Ne nous étonnons donc pas de vous voir, nanti d'une telle culture, membre de nombreux jurys ou appelé par Jeanine Moulin à participer aux travaux du comité de sélection des *Midis de la poésie*.

On aime tant vos poèmes, Monsieur, que l'on se laisse entraîner à en parler d'abondance. J'ai du reste toujours professé qu'une seule page de bonne littérature peut justifier dix, vingt, cent pages de commentaires. Ainsi j'éprouve un si vif plaisir à revivre mes premiers éblouissements que je m'y attarde plus qu'il ne sied. Je bavarde, bavarde, et pour un peu j'en oublierais vos oeuvres en prose, car vous avez opté parfois, souvent, pour la prose, une prose poétique il est vrai, avec *Régions insoumises* et *Région interdite* en 1978. Dans *Région interdite* ce sont des « éclairs de mémoire », vous me l'avez écrit. Des tableaux, en somme, des scènes dont l'on ne saura pas toujours si elles ont été vécues ou rêvées. Il n'empêche que l'on pressent la venue du romancier et du nouvelliste dont les livres paraîtront à partir de 1980. Mais *Colonie de la mémoire*, en 1979, est encore fait de proses, de vers et de versets alternés. On peut croire cet ouvrage nourri de vos souvenirs et,

notamment, de souvenirs de voyages. Vous en avez dit vous-même : « Sorte d'aboutissement d'une écriture poétique commencée en 1968. Comme si les thèmes et les langages avaient convergé, s'étaient rejoins pour ce livre où tout est réel, je veux dire qu'il n'est pas une de ces régions mythiques (...) où je n'aie vécu, que ces femmes (...) ne sont jamais que des figures d'une unique passion, que tout ce qui a traversé mon être et y a laissé une empreinte a resurgi comme organisé par la peur, la nostalgie, le vouloir-vivre... » Votre titre *Colonie de la mémoire*, Monsieur, ne l'indique-t-il pas ? « Livre inachevé, livre de l'impossible communication, de l'ambiguïté » (je cite Gaspard Hons), *Colonie de la mémoire* possède cette particularité d'offrir au lecteur des clefs pour l'intelligence de vos autres écrits, même si, comme le dit la notice en quatrième de couverture, la vérité, chez vous, « est une chausse-trape » et « l'aveu un guet-apens ». Alain Bosquet, qui a qualifié votre écriture de « rhétorique folle et superbe », a aussi parlé de voyages de formation philosophique et de prise de conscience de l'écriture au fur et à mesure qu'elle s'articule. Quiconque a lu vos autres recueils est ici, malgré son dépaysement, comme en pays de connaissance avec l'araignée des sables, Hukala, la Barrière blanche, Coronada...

Cette fois, c'est le Palmier d'Or que vous remportez au Festival de la Francophonie de Nice. Nous sommes en 1979. Cette année-là paraissaient les poèmes d'*Approche de Tao*. Sont encore venus des volumes où se côtoyaient proses et poèmes : *Nuit la neige*, *Retour à Tarwani*, dont j'ai noté en son temps que vous y faisiez intervenir simultanément le lyrique, le tragique et l'épique, puis il y a eu les récits-poèmes de *L'Indien de la Gare du Nord*, *Grand Paradis*, *Sphère*, et les belles pages de *Neuf royaumes*, de *Vide et voyageur*, où alternent vers et prose de type narratif.

Ce mois-ci, les actives et sympathiques éditions de « L'arbre à paroles » publient votre *Ode à Lorna Lherne*, un ensemble de poèmes de toute beauté, je puis le dire moi qui ai eu le privilège de le lire avant impression. Comme à chacun de vos recueils, vous réussissez à vous renouveler tout en restant égal à vous-même, de la même façon que Lorna Lherne nous apparaît comme un nouvel avatar de votre interlocutrice de toujours.

Une fois de plus, vous prouvez qu'il n'est pas besoin de mots rares pour écrire une poésie d'une rare qualité. Les sept vers que voici, extraits de ce recueil, en témoignent :

Quand le pèlerin
Comme l'oiseau voyageur s'étanche à l'étang secret,
Comme le louveteau s'émerveille d'une solitude blanche,
Quand le pèlerin arrive au monastère,
Comme le flot des colombes se noie dans l'azur,
Comme le fleuve sans âge à sa source médite,
Quand le pèlerin arrive au monastère de la montagne de sa vie.

*
* *

Vous avez dit de votre enfance qu'elle est le moteur premier de votre écriture, et vous ajoutiez : « je n'ai jamais écrit que contre mon enfance — que je déteste, que j'abhorre — et pour la retrouver, la racheter peut-être, conscient du caractère contradictoire et désespéré de l'entreprise. » Et, en effet, vous alliez rejoindre toute votre jeunesse, pour ensuite vous adresser à celle des autres. Vous adoptiez le pseudonyme de Frank Paradis, allusion transparente à ce parc national des Alpes italiennes où, randonneur infatigable, vous êtes souvent retourné avec les vôtres, comme pour vous replonger dans une sorte de bonheur. Vous publiez d'abord *Les oreilles-coquillages*, délicieux ensemble de poèmes pour enfants dont votre art et votre intuition des goûts des petits font des modèles, parfois dans le genre « comptine ». Mais rien de simpliste, rien de trop simplistement puéril en ces pages. Puis-je rappeler le début de la pièce intitulée *La constellation du tigre* ? Nous lisons

Les chevaux sont dans la lune.
Ou dans la mer qui joue avec leur crinière.
Tout le monde sait ça.
Et que les généraux ont à la place du cœur un cimetière.

Que les flics adorent les enfants, que l'école est nécessaire.

Frank Paradis, encore, votre alter ego, évoque d'émouvante façon quelques-uns de vos souvenirs dans le remarquable *Enfant avec cravate et peintures de guerre* avant de nous donner, sous le titre de *Contes de la plume et du papier*, des récits dont vous m'avez écrit qu'ils sont « du sourire et de la pitié, pour les enfants, les enfants que nous fûmes et demeurons ».

*

* *

Je reviens en arrière pour parler d'autres aspects de votre oeuvre en prose, et d'abord de vos essais.

Vous nous avez offert, en 1970, *Louvre romanesque d'Albert Ayguesparse*, étude attentive, lumineuse, des proses que la poésie du même auteur, à vrai dire admirable, peut avoir occultées. En 1977, vous publiez *André Miguel*, approche lucide et fraternelle d'un poète qui représente à merveille et notre temps et nos lettres. Ces deux ouvrages ne pouvaient surprendre ceux qui, grâce à *Marginales*, au *Journal des poètes*, à *L'Ethnie française*, *Clefs pour le spectacle*, *Vérités*, *Cyclope*, *Lectures* où, depuis longtemps déjà, vous rédigez la chronique « Compagnons d'aventure », et d'autres périodiques encore, avaient compris que vous êtes un critique pénétrant, lecteur attentif et intelligent, commentateur alliant l'esprit de synthèse à la grâce d'une analyse clairvoyante.

En 1978, vous avez publié un troisième essai : *Raymond Chasle, l'île-étoile*.

C'est en 1980 que vous êtes venu à la prose de fiction, non seulement avec *Cinq récits*, mais surtout avec les histoires brèves, ou plus exactement les vraies nouvelles, denrée assez rare, de *Supra Coronada*, qui vous valurent aussitôt le Prix Rossel. Ce sont des histoires de solitude, de désespoir, d'échec, distillées dans la langue somptueuse et précise à laquelle nous ont accoutumés vos poèmes. Même voix, même arsenal verbal.

Récits encore, très brèves nouvelles, en 1982, avec *Parcours 109*. On sent deçà delà, dans ce recueil, affleurer les signes de votre goût du polar et d'un certain fantastique tout empreint de poésie. Jean-Luc Wauthier a écrit de ce recueil qu'il

est « le cadastre de l'impossible et de toutes les formes d'incarcération ». L'auteur, ajoutait-il, y « devient le prisonnier de son langage », par lui séparé de ses personnages.

C'est d'une très grande habileté, et cela nous vaudrait une lecture déprimante si la beauté du style n'estompait fort à propos le tragique des situations.

Un an plus tard a paru *La nuit du seigneur*, dont vous avez présenté les dix-sept nouvelles comme « récits de mort et de résurrection ». Ce sont encore des constats d'échec, mais non certes pour vous qui vous y affirmez toujours fécond et maître de votre plume. Je ne dirai que trois phrases piquées dans ce livre pour situer votre mode de perception du monde :

Il neige. Vous ne sentez pas cette invasion, cette pénétration ? Vous ne sentez pas comme ils sont partout, comme ils sont en nous, les corps étrangers, non identifiés, la neige des mots ?

Un peu plus loin, votre personnage déclare : « Quand je pense, j'ai peur. Quand je fais le vide, j'ai peur. Ma pensée est la peur. »

On le voit, votre inspiration luxuriante (pareille en cela, on l'aura assez répété, aux forêts des pays lointains que vous avez visités) ne vous empêche jamais de trouver, dans la plus pure tradition des lettres françaises, la formule brève qui « fait mouche ».

En 1987, avec *Le tueur birman*, vous nous livrez un roman, votre premier long récit en prose. Il y a là, comme du reste, peut-être moins visiblement, dans beaucoup de vos œuvres précédentes, une bonne dose de romantisme. Mais vous êtes de votre temps et si vous connaissez à suffisance les grands auteurs du XIX^e siècle, vous fréquentez aussi, en amateur éclairé, les meilleurs de notre époque, de Franz Kafka à Henri Michaux ou Albert Camus, sans oublier bien entendu ceux auxquels j'ai déjà fait allusion, auteurs de romans noirs, de romans blêmes, de fictions d'anticipation dont je crois comprendre que, si vous les aimez, c'est pour la grande liberté, liberté surveillée, de leur inspiration et pour la rigueur dont ils font preuve dans leurs structures narratives. On dirait volontiers que *Le tueur birman* est un parfait exemple de votre démarche créatrice... oui, on le dirait si chacun de vos ouvrages, qu'il soit de prose ou de poésie, ne procédait de cette espèce de constant

balancement entre les dérives d'une folle liberté de dire et les contraintes d'une âpre exigence esthétique et même technique. Depuis bien des siècles, c'est ainsi que s'est faite la meilleure littérature, entre passion et raison.

On pourrait croire que j'en ai fini avec votre œuvre après avoir parlé de vos poèmes, de vos essais, de vos nouvelles et de vos romans. Mais vous avez été tenté aussi par le théâtre et par sa jeune sœur la dramatique radiophonique. En 1981, la R.T.B.F. créait *Sommeil blanc* et, un an plus tard, *Cobra noir*. C'est l'époque où vous travailliez avec la jeune équipe de *l'Hypothésart*. Un an plus tard, encore, la R.T.B.F. créait *La ronde du chevalier* et, en 1984, la radio suisse romande diffusait votre *Cri de Tarzan*. Cette année-là, l'Atelier rue Sainte-Anne, à Bruxelles, créait *Avec Ramsès*, votre première pièce pour la scène.

Vous avez donc fréquenté, Monsieur, tous les rivages de la littérature. On n'attend pas de qui reçoit un nouvel académicien qu'il étouffe celui-ci sous les éloges, même si, bien sûr, chacun sait que c'est en raison de ses qualités que ce nouveau a été élu. J'ai dit de vous, quand même, tout le bien que je pensais, parce que c'eût été mentir sans excuse que de ne point le faire.

Pour conclure et pour éviter le dithyrambe, je me bornerai à constater que vous avez bien servi les lettres et la langue, de multiples façons. C'est pour ce motif que, par trois fois, notre Académie vous a distingué en vous décernant le prix Frans De Wever en 1968 pour *La Défendue*, le prix Charlier Anciaux 1984 pour l'ensemble de votre œuvre, et le prix Sander Pierron en 1992 pour *Enfant avec cravate et peintures de guerre*, avant de vous appeler à vous joindre à nous. Et c'est mon amitié qui me vaut de vous y souhaiter la bienvenue. Vous étiez chez vous, je l'ai dit, dans le royaume de la poésie. Vous l'êtes aussi, croyez-le, parmi nous.

Copyright © 1994 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception de Jacques Crickillon. Séance publique du 26 février 1994. Discours de Jacques-Gérard Linze [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994. Disponible sur : < www.arllfb.be >